

Autobiographies féminines algériennes : mémoire traumatique, témoignage et engagement

KOUIDER RABAH Sarah^{1*}

¹Université Blida 2 - Lounici Ali, Algérie

kouider.rabah.sarah@gmail.com

Date de réception
08-03-2024

date d'acceptation
03-10- 2024

date de publication
05-12-2024

RESUME

En Algérie, 1962 est l'année où tout est à reconstruire. Le pays est une nation qui se fait dans la douleur, qui s'enfante dans la joie et la liesse de l'indépendance, mais aussi dans la peur des lendemains inconnus. A côté de ces hommes qui ont lutté ardemment, des femmes aussi ont pris le difficile chemin du combat pour la liberté. Certaines ont pris la plume, des années plus tard, pour témoigner de cette Histoire. Quelques-unes ont choisi l'autobiographie, un genre propice à la confiance, car dire le trauma historique et la douleur ensevelie intérieurement nécessite une écriture favorisant l'implication d'un « je » engagé et sincère. Ainsi, notre article porte sur les récits autobiographiques de certaines autrices algériennes francophones contemporaines, conçus autour du trauma collectif qu'aura constitué la guerre d'Algérie.

Mots –clés: Algérie, Guerre, Histoire, Autobiographie, Témoignage.

* Auteur Correspondant

Algerian female autobiographies: traumatic memory, testimony and commitment

ABSTRACT

From 1962, everything had to be rebuilt in Algeria : it was a nation which was born in pain, which was born in the joy and jubilation of independence, but also in the fear of unknown tomorrows. Alongside these men who fought ardently, women also took the difficult path of fighting for freedom. Some took up their pen, years later, to bear witness to this History. Some of them chose autobiography, a genre conducive to confidence, because they tell the historical trauma and the pain buried inside.

So, our article focuses on the autobiographical stories of certain contemporary French-speaking Algerian authors, conceived around the collective trauma that constituted the Algerian war.

Keywords: Algeria, War, History, Autobiography, Testimony.

Introduction

L'écriture du traumatisme² imposé au sujet colonial suppose, à première vue, une écriture ou plutôt une réécriture de l'Histoire. En effet, l'homme de lettres, dans une posture d'historien, ressuscite la mémoire individuelle et collective, et fait, quelquefois, dialoguer le passé et le présent dans un jeu de miroirs interposés. Écrire devient pour lui le geste d'exorciser la souffrance subie. Dans sa démarche littéraire, l'écrivain retranscrit le passé, souvent douloureux, en le ravivant dans un présent qui incite à la réflexion, invitant à problématiser les faits tragiques en les racontant selon des stratégies et des codes spécifiques qui se prêtent tantôt aisément, tantôt cruellement, à l'évocation de l'Histoire qui représente un champ fécond d'interrogations.

L'Histoire du Maghreb au XX^e siècle est marquée par plusieurs événements majeurs. De la colonisation aux indépendances, le contexte sociopolitique de l'aire nord-africaine a connu divers bouleversements. La présence française en Algérie, considérée comme une colonie de peuplement, fut déstabilisée par une révolution marquant la fin d'un siècle et demi d'hégémonie coloniale, terminée par une guerre de libération nationale (1954–1962) particulièrement sanglante, elle a fait un million et demi de morts « indigènes », selon les sources officielles algériennes (Benjamin Stora, Akram Ellyas, 1999). Une interrogation s'impose alors : comment témoigner des traumatismes passés ? Par quels moyens la littérature peut-elle représenter ces drames sociaux et les souffrances intimes qui en résultent ?

A partir de 1962, tout est à reconstruire en Algérie : c'est une nation qui se fait dans la douleur, qui s'enfante dans la joie et la liesse de l'indépendance, mais aussi dans la peur des lendemains inconnus. À l'immense soulagement de la liberté se mêlera bientôt la souffrance du désenchantement. Les acteurs de cette Algérie qui se renouvelle sont fascinés par la résistance du peuple, mais aussi par ses espoirs, sa détermination implacable et la volonté inexorable de faire vivre une Algérie libre et redressée.

² Le traumatisme ou le traumatisme historique est « lié à une histoire collective de violence totalitaire, dépendante de l'histoire d'un pays [...]. Cette appellation contient en elle-même l'idée de transmission et celle de l'implication de tout un peuple à l'histoire commune. Les situations extrêmes et collectives devraient mener à une révision complète du concept de traumatisme et de la clinique. Le terme « trauma » est utilisé pour désigner le choc violent, l'effraction et ses conséquences sur l'organisation psychique. Cependant, certains auteurs préconisent la distinction entre les notions de trauma et de traumatisme. Le trauma signifie l'effraction, la blessure avec ses effets de sidération alors que le traumatisme est le processus mis en place après l'effraction. Nous avons pourtant utilisé les deux termes indifféremment dans cette partie ».

In : <https://books.openedition.org/ies/455?lang=fr>

A côté de ces hommes qui ont lutté ardemment, des femmes aussi ont pris le difficile chemin du combat pour la liberté. Certaines ont pris la plume, des années plus tard, pour témoigner de cette Histoire. Tout en mesurant le poids de cet héritage qu'elles portent depuis des années déjà, elles racontent leurs histoires reconstituées dans le silence des traumatismes, les résistances et les victoires aussi. Ce patrimoine national préservé dans leur mémoire intime est, un jour, rendu public à travers un récit inédit aux ramifications familiales et nationales.

Quelques-unes d'entre elles ont choisi l'autobiographie³, un genre propice à la confiance, car dire le trauma historique et la douleur ensevelie intérieurement (*intus et incute*⁴) qui accompagne cette mémoire est pour elles incontournable pour circonscrire l'Histoire de leur pays : leurs récits autobiographiques se distinguent donc par cette réappropriation du trauma collectif qu'aura constitué la guerre d'Algérie.

Le corpus d'étude de cet article est composé de récits autobiographiques de femmes déterminées à employer un « je » résolument pluriel, se rattachant explicitement à l'Histoire de l'Algérie. A travers nos lectures, nous nous sommes retrouvée devant des textes aux mécanismes de production scripturale, de références culturelles et de reproduction historique convergents. Ce qui nous amène à établir une recherche nécessairement comparative pour distinguer les rapports noués/dénoués entre les textes.

Dans *Entendez-vous dans les montagnes...*⁵(2002), Maïssa Bey (née en 1950) raconte les événements qu'a vécus son pays, l'Algérie, témoigne des failles du corps sociétal et dit le mal-être de ses pairs. Dans ce récit autobiographique mis en scène comme une pièce théâtrale, Bey bouleverse les strates définitoires du genre autobiographique, telles que stipulées par Ph. Lejeune : elle aborde l'Histoire de son pays à travers sa propre histoire, en se rappelant les tourments de la torture endurés par le père, mort en martyr.

Eveline Safir-Lavalette (1927-2014) dans *Juste algérienne, comme une tissure*, publié en 2013⁶, évoque des souvenirs oscillant entre émotions et confidences. Elle racontera la guerre d'Algérie pour laquelle elle choisit d'être algérienne et s'engage à défendre la cause des justes. Son récit, entre prose et poésie, est conçu par bribes, morcelé, livré au lecteur tantôt sur un ton grave, tantôt avec humour et fantaisie pour dire les réminiscences de la

³ Selon Philippe Lejeune, l'autobiographie se définit comme « un récit rétrospectif en prose, qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité ». Ph. Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris : Seuil (Coll. Points Essais), 1996.

⁴ J.- J. Rousseau, *Confessions*, [1782], Paris : Gallimard, 1975.

⁵ Maïssa Bey, *Entendez-vous dans les montagnes...*, Alger : Barzakh, 2002.

⁶ Eveline Safir-Lavalette, *Juste algérienne, comme une tissure*, Alger : Barzakh, 2013.

prison, de la torture mais surtout du militantisme sous forme de témoignage vrai, intègre et inédit.

Alice Cherki (née en 1936) dans *Mémoire anachronique. Lettre à moi-même et à quelques autres*, publié en 2016⁷, présente un texte d'analyse du quotidien, le sien en l'occurrence, à travers un processus mémoriel qui cherche à observer une réalité sociale réduite à travers le mode du journal intime dans une dimension documentaire historique attestée.

Notre article portera sur les enjeux et modalités – esthétiques, génériques, mais aussi éthiques et politiques – de la réappropriation de ces autrices de l'Histoire algérienne. Celle-ci peut d'abord se comprendre comme une ressaisie du présent à la lumière du passé, comme une forme d'engagement⁸ à raconter ce qui fut. Comme le souligne Christiane Chaulet-Achour, « la lutte n'est pas un moment historiquement clos, elle reste ouverte à nos interrogations »⁹. Une telle lutte s'effectue dans le souci de transmettre, de faire don de ce qui a marqué ces acteurs aux générations suivantes.

1. Stratégies de représentation de soi en contexte historique

Créer un récit porteur d'événements est une mission de haute importance chez ces écrivaines, puisqu'il est d'abord question de se réapproprier une histoire longtemps usurpée par le colonisateur et, ensuite, de restituer par l'écrit les fondements nécessaires à la constitution d'un parcours de vie, d'une identité.

Le récit littéraire de témoignage historique suppose une structure narrative qui impose un cadre spatio-temporel défini et qui donne du sens et de la profondeur à la retranscription de l'histoire et de ses blessures. Nous assistons, à travers le choix des trois textes dans le cadre de cette étude, à une mosaïque littéraire à travers laquelle la réalité brute et tragique est transcendée par une dimension symbolique et poétique essentielle du « je », pivot de la narration. Dans un premier temps, le récit de Maïssa Bey se situe aux confluent des genres puisqu'il est à la fois autobiographique et fictionnel, un texte où l'Histoire est fortement représentée, caractérisé par une tendance à privilégier le témoignage direct que

⁷Alice Cherki, *Mémoire anachronique. Lettre à moi-même et à quelques autres*, Alger : Barzakh, 2016.

⁸Pour Sylvie Servoise, l'engagement de l'écrivain doit se concevoir à l'intersection du littéraire et de l'esthétique. Les rapports entretenus entre le texte, la société et le politique déterminent la posture de l'écrivain face aux sujets abordés dans son œuvre et les moyens mis en texte pour les déployer. In Sylvie Servoise, *Le roman face à l'histoire. La littérature engagée en France et en Italie dans la seconde moitié du XXe siècle*. Rennes : PUR, Collection « Interférences », 2011.

⁹Christiane Chaulet-Achour, « La question de la torture en Algérie. 1954-2002 » in : *Conflits de mémoire*, Paris : Karthala 2004, p.9.

suscitent souvent les situations d'urgence : urgence de décrire l'infamie de la torture, ou, dans un passé récent, l'horreur de la décennie noire en Algérie, dans les années quatre-vingt-dix. La dimension testimoniale conforte l'éclosion d'un roman réaliste hérité de la tradition littéraire européenne, mais renouvelé selon les préceptes culturels, historiques et identitaires algériens.

En effet, Maïssa Bey s'est arrogée le droit d'écrire et de témoigner de la tragédie du père, faisant du réalisme littéraire un canevas restructuré selon une volonté de l'inscrire dans les écritures de l'intime.

Ce récit met en scène trois personnages qui vont se croiser dans le wagon d'un train : une jeune femme à l'âge similaire à celui de l'autrice, une autre jeune fille d'une vingtaine d'années et un homme, d'une soixantaine d'années. Tous, liés, sans le savoir sciemment, par l'Algérie.

La narration à la 3^{ème} personne, omnisciente, pénètre les pensées constituées de souvenirs de ces personnages. La jeune femme, prenant parfois la voix de la narration, a fui l'Algérie, ensanglantée par la décennie noire. Marie, dont le seul prénom est cité dans le texte, est fille de pieds-noirs. L'homme du trio est un ancien militaire enrôlé dans la guerre d'Algérie, pour qui, finalement, « les opérations de pacification » comme on appelait à l'époque la révolution algérienne n'avait aucun sens : « *Une question, la même, toujours, lui vient en tête tandis que l'homme assis en face d'elle cherche ses lunettes dans la poche de sa veste [...] Ces rides inscrites comme des stigmates au coin des lèvres. Mon père aurait à peu près le même âge* ». M. Bey, *EVDLM* : p.12

Dans le texte d'Eveline Safir-Lavalette, la préface est signée Ghania Mouffok¹⁰. L'usage du « je »/elle et son inscription dans un contexte historique est conditionné par le désir de laisser une trace pérenne du combat de ces personnalités et de leur engagement :

Croisée sur un trottoir, Annie Steiner tremble sur sa canne. Alors que, pour la centième fois, je lui demande pourquoi elle ne veut pas écrire, elle aussi, ses mémoires, elle me répond : « Parce que c'est trop grave ». Abdelhamid Mehri, auquel Eveline reprochait de ne pas avoir écrit, lui a répondu : « Tu sais bien que nous ne sommes pas la génération du Je ». Paix à son âme.

Quand elle, Eveline, raconte sa vie, « comme une tissure », elle dit Elle, puis – rarement – Je, passant de l'un à l'autre telle une funambule de brio. Dans cet écrit, aucun acteur n'est nommé, les actrices et les acteurs n'auront droit qu'à des initiales. Anonymes. E. S.-Lavalette, *JA* : p.21

Visant à préserver l'identité de l'auteure, la préfacière explique et contextualise : c'est surtout le groupe duquel est issue Eveline Safir-Lavalette, constitué d'anciens combattants

¹⁰ Ghania Mouffok est journaliste et amie de longue date avec l'autrice.

de la guerre de révolution algérienne – interrogé(s) sur la possibilité de transcrire cette mémoire d’engagement et de lutte pour la liberté qui leur est commune – se dégage la prévalence du sentiment d’appartenance au collectif, omettant sciemment le « je » intime et individuel. Dans une situation de témoignage historique attestée par la citation de noms de personnalités historiques connues, le texte de Eveline Safir-Lavalette met en relief à la fois le destin exceptionnel de la moudjahida et celui de ceux qui l’ont accompagnée dans le chemin pour la liberté de l’Algérie.

Alice Cherki, à son tour, se souvient, raconte en livrant un texte dont les contours se signalent comme ceux d’un journal intime, daté, oscillant entre le passé et le présent :

19 février

Promesse non tenue.

Je n’ai pas écrit hier. Un jeune patient algérien me fatigue. A la fois humble et exigeant. Je me suis levée tôt ce matin. Une inquiétude sourde m’habite. Aller faire du sport. Je cale au dernier moment à l’idée de me trouver dans la foule. Temps phobique. Est-ce l’ombre de ce séjour en RDA entre 1959 et 1961 qu’il me faudrait écrire ? Tâche immense devant laquelle je recule dans le Paris d’aujourd’hui. A. Cherki, *MA* : p.22

La narration par le « je » annonce l’identité de l’auteurice et la renchérit à travers toutes les informations intégrées dans ce passage, à savoir le métier de Alice Cherki – psychanalyste – et toutes les pensées qui lui traversent l’esprit autour du projet de la journée sus-indiquée lui rappellent des souvenirs d’une vie passée.

De Maïssa Bey à Alice Cherki, en passant par Eveline Safir-Lavalette, ces auteurices algériennes aux confessions différentes s’assignent le droit de raconter des événements qui se sont déroulés sur le plan intime tout en se faisant le porte-parole de la collectivité. Jean Déjeux affirme que

[l]’homme maghrébin faisait bel et bien son entrée, et avec qualité, dans les lettres de langue française, reflet de lui-même, et non vu à travers le prisme de colonisateur, essayant de donner du Maghrébin une image enfin exacte et refusant celle que l’autre lui imposait. (Arnaud 1986, 36)

Ainsi, le pacte testimonial s’articule dans les interstices de celui autobiographique. Ce qui laisse lire d’autres formes scripturales s’insinuer et se constater à travers la lecture des textes choisis.

2. Autobiographie, ou témoignage ?

Maïssa Bey, dans *Entendez-vous dans les montagnes*, bien qu’il y ait des éléments paratextuels¹¹ concordant à engager le pacte autobiographique, choisit la narration par le biais du « elle », mettant l’hypothèse générique en doute. Cependant, le récit demeure ancré

¹¹ La dédicace, les photos familiales insérées en annexe au texte...

autour de la figure de la narratrice qui porte, comme une signature de l'auteurice, des signes permettant son identification. Elle dit :

Ce n'était qu'un vertige. [...] Elle est pourtant solide. C'est certainement la fatigue accumulée au cours des derniers jours, la tension des derniers mois... une émotivité à fleur de peau, une sensibilité qu'elle ne se connaît pas. S'enfuir...tout quitter sans regarder derrière soi, essayer de trouver un lien, un ami, un lieu où se terrer...retrouver ceux qui l'ont précédée ici, installés depuis quelques années déjà. Comment se sont-ils débrouillés, eux ? Comment ont-ils pu s'acclimater ? Elle n'arrive pas encore à se faire à l'idée qu'elle est là pour longtemps, sans doute. Oui, cela risque d'être un séjour temporaire...indéfiniment prolongé. [...]

Il est en train de lui parler. [...]

- Je suis médecin, mais...il y a quelques temps que je n'exerce plus. Je connais bien votre pays. [...]

Son pays ? Comment a-t-il su ? [...] ...ce sont peut-être les boucles d'oreille en argent...pour quelqu'un qui connaît bien le pays, les bijoux kabyles sont aisément identifiables.[...]

Il répète, avec une hésitation dans la voix :

- C'est que...j'ai bien connu l'Algérie. M. Bey, *EVDLM*, 2002 : p. 26-28

Bien que le personnage féminin ne soit pas identifié par son nom, les indices apportés par ses bijoux consentent au lecteur de le situer.

Par ailleurs, Eveline Safir-Lavalette, née en Algérie, en 1927, dans une famille de colons, se présente essentiellement par son engagement auprès des « indigènes ». *Juste algérienne... comme une tissure* lui permet de revenir sur les principales stations de son parcours de combattante. Son engagement s'est fixé alors qu'elle découvre, durant ses années de militante associative à l'AJAAS (Association de la jeunesse algérienne pour l'action sociale), la rude vie menée par les Algériens de confession musulmane. Dans ce texte, elle tisse ses souvenirs et revient sur les conditions d'emprisonnement des combattants algériens.

Elle dit :

Les hommes qui ont inventé les prisons
Les collectionneurs
Les rassasiés
Ceux qui amassent
Ne s'arrêtent pas devant le bruit de la fenêtre ouverte
Ils la ferment d'un geste sec
A cause du courant d'air
Les murs de la prison, immenses et raides
Ne barrent rien
Ne servent à rien
Sinon à conserver
A redoubler
La vie, la foi des prisonniers
Et la certitude du pays libéré. E. S.-Lavalette, *JA* : p. 74-75

Dans un pays où les témoignages, souvent tardifs et fragmentés, tentent de guérir d'une amnésie sur l'Histoire plus ou moins entretenue pour des raisons politiques, Juste Algérienne est un récit écrit par à-coups ; livrant une mémoire parcellaire, traumatique : il fait démentir l'implacable déterminisme social, ethnique ou « racial ». Eveline Safir-Lavalette, en

choisissant d'être du côté du plus faible, d'être du côté de ceux que l'ordre colonial a installés dans une altérité définitive et absolue, considérés comme des humains pas suffisamment humains, prend la décision « d'être l'autre », une décision qui ne va pas de soi, notamment dans le contexte de la guerre d'Algérie.

Dans *Juste algérienne*, et « En guise de fin », et avec l'arrière-fond d'une décennie terrible, elle écrit : « Elle s'invente une société douce et fraternelle, moderne, organisée, qui se souviendrait de l'essence de l'appel du 1er Novembre 1954 et de la plateforme de la Soummam, société qui avancerait au gré des paramètres du XXI^{ème} siècle.

Pour Alice Cherki, le récit témoigne du contexte historique inique de l'Algérie, marqué par le code de l'indigénat, la précarité socio-économique et une forme de sevrage intellectuel et culturel. L'engagement sociopolitique de l'autrice s'adosse à la description de son réel vécu.

Alice Cherki dans *Mémoire anachronique, Lettre à moi-même et à quelques autres*, publié en 2016 livre un texte d'analyse du quotidien, le sien en l'occurrence, à travers un processus mémoriel qui cherche à observer une réalité sociale réduite mais dans une dimension historique attestée puisqu'il s'agit d'une personnalité publique. C'est un récit de témoignage écrit sur un ton grave et léger, c'est une douloureuse expérience de la transcription des pensées sur le mode du journal intime à dimension documentaire.

Le récit s'ouvre sur un sommaire s'étalant sur une dizaine d'années, composé de dates-haltes : de l'année 2004 à 2014. D'une série d'annexes consignée par une titrologie signifiante : l'enfance, correspondance retranscrite (entre Alice Cherki et Benjamin Stora), Frantz Fanon, et un hommage à Pierre Chauvet, désigné par le titre « Pour Mémoire ». Nous retrouvons au milieu de l'ouvrage une série de photos, représentant l'auteure dans différentes postures, à des âges différents dans un temps diachronique.

Les premières lignes du texte s'égrènent comme suit :

Il n'est pas facile, après de longues années de cet étrange travail d'écoute des zones les plus obscures de l'être humain – travail après lequel vous arrive cette fatigue dont Freud se plaignait déjà dans sa correspondance –, de tenter d'écrire ; et ce à un âge où, dans notre société, celui ou celle qui n'y a pas déjà été contraint glisse dans la retraite, féminin de retrait. Il n'est pas facile d'écrire et encore moins de demander que cet écrit soit rendu public. A. Cherki, *MA* : p.13

Dès l'incipit, le pacte de vérité s'énonce. Ainsi, le seuil du texte amorce les intentions narratives du récit. L'entrée se fait « in medias res » : le lecteur est convié à découvrir les difficultés rencontrées par l'écrivaine pour mener à bien son projet scriptural. La désignation immédiate de l'écriture comme un acte contraignant après des années passées à écouter les autres est le premier signe identificatoire du métier de Cherki. Les indications sur sa situation actuelle et la volonté de publier ses notes annoncent le récit d'une vie qui mérite d'être racontée. Au fur et à mesure de la narration donc, nous nous déployons dans un récit daté, ponctué de mentions temporelles marquant le texte dans un espace-temps précis.

Nous retrouvons dans le texte, la datation comme un procédé de marquage temporel et historique, puisqu'il est des dates mentionnées qui rappellent des souvenirs personnels de l'autrice, mais qui ont aussi une signification historique.

Pour les autrices désignées dans notre corpus d'étude, écrire au quotidien, écrire le quotidien entre passé et présent et retranscrire l'Histoire confirme l'existence des enjeux scripturaux à maintenir l'écriture de soi dans ses codes et ses stratégies définitives. Les bouleversements socio-historiques qu'a connus l'Algérie n'ont pu laisser les individus insensibles au contexte. Intégrer ce dernier aux textes semble indéniable, rendre la narration, qu'elle soit autofictionnelle ou autobiographique, mais toujours référentielle à la réalité vécue stipule, dans ce cas précisément, l'instauration du pacte de vérité articulé entre l'autobiographie et l'Histoire collective.

Conclusion

Nous sommes en présence de textes où le « devoir de mémoire » est une lutte contre « l'amnésie collective », qui fait de l'écriture un moyen thérapeutique de résurgence contre l'oubli. Pour les autrices présentées, la mémoire est une hantise car elle est bâtie sur la blessure de l'oubli, l'oubli collectif qui irrigue le présent à construire. La difficulté d'écrire l'intime est surmontée par les éléments historiques retranscrits dans le récit qui construisent une forme de résilience individuelle et collective. Le parcours autobiographique/mémoriel qui est proposé dans les textes à l'étude peut avoir à la fois une dimension officielle malgré les formes de l'écriture de l'intime.

Ainsi, les outils scripturaux mis au service de cette écriture sont : La datation, le « je »/elle pivot de la narration, les événements marquants (intimes et historiques). Pour Maïssa Bey, raconter l'Histoire de l'Algérie par le prisme du portrait du père, mort sous la torture, tout en interrogeant sa propre présence au monde dans un contexte de guerre civile,

signale un engagement à interroger la mémoire dans un geste d'hommage continué puisque interprété comme résilient. Pour Eveline Safir-Lavalette, il est question de divulguer une mémoire traumatisée à travers un verbe poétisé, dans une perspective cathartique. Alice Cherki écrit son récit à partir d'une pratique diariste qui consiste à rassembler, au jour le jour, sur son cahier ou parfois sur son traitement de texte (document word), ses observations, des descriptions de situations vécues, des rencontres, des lectures, des réflexions, des analyses et des impressions, entre célébration du passé et anamnèse intellectuelle. L'identité de ces autrices dans les textes à l'étude se réinvente, tendue entre une ligne autobiographique et la perspective d'une reconstruction narrative historique notable.

Par ailleurs, le discours engagé chez ces autrices est loin d'être consensuel, il émane d'un besoin de témoigner de son existence, d'exprimer ses pensées, ses opinions, d'affirmer son individualité qui passe aujourd'hui de façon privilégiée par une mise en écriture, dans laquelle l'acte même d'écrire semble avoir autant sinon plus d'importance que la chose écrite.

Références bibliographiques

Bibliographie primaire

BEY, M., (2002). *Entendez-vous dans les montagnes...* Alger : Barzakh

CHERKI, A., (2016). *Mémoire anachronique, Lettre à moi-même et à quelques autres*, Alger : Barzakh

LAVALETTE-SAFIR, E., (2013). *Juste algérienne, comme une tissure*, Alger : Barzakh

Bibliographie secondaire

Sur l'autobiographie et l'écriture de soi

COLONNA, V., (2004). *Autofiction et autres mythomanies littéraires*. Paris: Tristam.

GRIERSON, K., (2001). « Identité individuelle, identité collective : quelle vérité pour le récit de vie ? », in Forest, Ph. Gaugain, C. (dir.), *Les romans du je*, pp. 247-269. Nantes : Pleins Feux.

GUSDORF, G., (1991). *Les Ecritures du moi: lignes de vie I*. Paris: Odile Jacob.

LEJEUNE, P., (1975). *Le pacte autobiographique*. Seuil.

-, (1996). *Le pacte autobiographique, Nouvelle édition augmentée*. Paris: Seuil.

--, (2005). *Signes de vie, le pacte autobiographique 2*. Paris: Seuil.

---, (2010). *L'autobiographie en France*. Paris: A. Colin.

ROUSSEAU, J.-J., (1975). *Confessions*. Paris : Gallimard (Rééd.)

SERVOISE, S., (dir.), « L'art de l'intime », *Raison Publique*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, n°14, avril 2011, p. 264-407, en ligne : <https://raison-publique.fr/131/>

[Sur l'Histoire, la mémoire et le témoignage](#)

BOUJU, E., (2006). *La transcription de l'histoire. Essai sur le roman européen de la fin du XX^e siècle*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

-(2010). 'Exercice des mémoires possibles et littérature « à-présent »', La transcription de l'histoire dans le roman contemporain, *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2010/2 (65^e année), en ligne : <https://www.cairn.info/revue-Annales-2010-2-page-417.htm>

COMBE, S., (2003). « Témoins et historiens : pour une réconciliation », in : Chiantaretto, Jean-François, Robin Régine (dir.), *Témoignage et écriture de l'histoire*. Paris : L'Harmattan.

COQUIO, C., (2000). « La vérité du témoin comme schisme littéraire », in : Dobbels, D. et Moncond'Hui, D. (dir.), *Les camps et la littérature. Une littérature du XX^e siècle*. Poitiers : La Licorne.

-(2003). *L'Histoire trouée. Négation et témoignage* (Dir.). Nantes : L'Atlante.

--(2015). *Le mal de vérité ou l'utopie de la mémoire*. Paris : Armand Colin.

CRU, J.-N., (1930). *Du témoignage*. Paris : Gallimard.

CYRULNIK, B., (2008). *Autobiographie d'un épouvantail*. Paris: Odile Jacob.

DELEUZE, G., (1975).(1980). *Mille plateaux*. Paris: De minuit.

DELOYE, Y., Haroche, C., (2004). *Espaces, mémoires et psychologie collective*. Paris: Publications de la Sorbonne.

DERRIDA, J., (2005). *Poétique et politique du témoignage*. Paris: L'Herne.

HARTOG, F., (2000). « Le témoin et l'historien », *Gradhiva* 27.

MATHIER, I., (2006). *Entre mémoire collective et mémoire familiale. L'héritage d'un trauma collectif lié à la violence totalitaire*, <https://books.openedition.org/ies/455?lang=fr>

NORA, P., (1984-1986). *Les lieux de mémoire*. Paris: Gallimard.

RICŒUR, P., (2000). *La mémoire, l'histoire et l'oubli*, Paris : Seuil.

SEGLER-MEBNER, S., (Sous la dir.), Von Treskow, I., (Sous la dir.), (2023). *Traumatisme et mémoire culturelle: France et espaces francophones*. Berlin : De Gruyter.

SERVOISE, S., (2011). *Le roman face à l'histoire. La littérature engagée en France et en Italie dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

TRAVERSO, E., (2005). *Le passé : modes d'emploi*, Paris : La Fabrique.

Veyne, P., (1978). *Comme on écrit l'histoire*. Paris: Du Seuil.

WALTER Benjamin, (2000). *Œuvres III*, Paris : Gallimard (Rééd.).

WIEVIORKA Annette, (1998). *L'ère du témoin*. Paris : Plon.

[Sur la littérature algérienne et francophone](#)

AMRANE-MINNE, D., (2014). *Les femmes algériennes dans la guerre*. Alger : Barzakh.

BONN Charles, (1985). *Le roman algérien de langue française, vers un espace de communication décolonisé*. Paris : L'Harmattan.

BOUCHENE, A., (dir.) (2012). *Histoire de l'Algérie à la période coloniale*. Alger : Barzakh.

CHAULET-ACHOUR, C., (2004). « La question de la torture en Algérie. 1954-2002 », in : *Conflits de mémoire*. Paris : Karthala.

-(2019). *Les échos littéraires d'une guerre, œuvres algériennes et guerre de libération nationale*, Alger : Dar Khettab.

DEJEUX, J., (1994). *La littérature féminine de langue française au Maghreb*. Paris : Karthala.

SCHYNS, D., (2012). *La mémoire littéraire de la guerre d'Algérie*. Paris: L'Harmattan.

SEGARRA, M., (1997). *Leur pesant de poudre : romancières francophones du Maghreb*. Paris : L'Harmattan.